en la déclarant hostile aux revendications ouvrières, en la représentant comme la partisane de « enfer-tout ».

Un ouvrier catholique désireux de connaître le socialisme qu'on lui dénit méconnu et calomnié, se présente au siège d'un important groupement socialiste.

Pour le documenter, on lui remit en tout et pour tout des brochures anticléricales. Tant il est vrai que le but de quantité de socialistes « conscients » est de détacher les masses ouvrières de l'Eglise catholique, en dénaturant son action dans le passé.

Une intéressante remarque à faire, c'est que la plupart des ouvriers qui se disent et se croient socialistes sont tout simplement des *mécontents*.

D'autre part, on est stupéfait de la facilité avec laquelle les ouvriers passent sur l'absence de qualité morales de certains meneurs.

Voici maintenant comment procèdent ces derniers. Lorsqu'ils ont affaire à un public cultivé ils font montre d'un grand appareil scientifique pour essayer d'étayer leurs théories.

Lorsqu'ils s'adressent au peuple, ils remiment tout cet encombrant bagage, font valoir en les exagérant les petites revendications locales et proclament qu'avec le socialisme tous les sujets de mécontentement disparaîtraient.

Rien de plus simple à les en croire!

CONCLUSION

De tout temps, la classe ouvrière a demandé égalité et justice — égards et justice qui lui furent accordés dans la mesure du possible par le moyen-âge chrétien.

Plus ou moins directement, par l'intermédiaire de ses agents, la franc-maçonnerie propose aux masses ouvrières de reprendre sous le nom de socialisme l'organisation du moyen-âge soigneusement laïcisée.

Les masses se laissent séduire, mais, en fin de compte, elles ne retiennent guère de modifiable que le *laïcisme anticlérical*.

Il importerait donc d'avoir de nombreux propagandistes bien formés, qui démontreraient aux ouvriers de France que l'impiété ne peut que compromettre la solution des questions sociales, tandis que l'Eglise catholique seule est capable de rétablir la paix dans la justice au sein du monde du travail.

Çà et Là

SABOTAGE DE LA LOI ET DU BUDGET.

M. Peyronnet a fait, la semaine dernière, un Sénat, plaisantes et troublantes révélations.

Il existerait actuellement au moins 100.000 personnes qui touchent indûment la retraite ouvrière et comme l'allocation accordée par l'Etat à ces bénéficiaires illégitimes est de 100 francs par an, c'est la bagatelle de 10 millions que l'erreur, ou la faiblesse, ou la complaisance des administrations chargées d'établir la liste des retraités, soutient annuellement au Trésor public. Il convient d'ajouter que d'après les tables de mortalité, ces 100.000 pensionnés jouiront en moyenne pendant dix ans de la retraite à laquelle ils n'ont aucun droit. En sorte qu'au total, une charge injustifiable de 100 millions pèsera sur le budget. Comment pareille chose a-t-elle été possible ? Le moindre contrôle sérieusement organisé eût empêché des abus qu'il était facile de prévoir en lendemain surtout de l'expérience de l'assistance aux vieillards, infirmes ou incurables.

C'est le défaut de contrôle effectif, a dit justement M. Albert Peyronnet, qui est la cause véritable d'une situation aussi grave. L'administration, en effet, se contente d'enregistrer les résultats acquis sans les contrôler. Au ministère du travail, on a fait cet aveu stupéfiant. On cherchait au lendemain de la mise en vigueur de la loi à enregistrer un succès immédiat et cela est dû du moins. On a grossi autant qu'on a pu le contingent et ces inscrits sont devenus ensuite des bénéficiaires.

En attendant des milliers de vrais ayants-droit, autrement intéressants, ceux-là, attendent la liquidation de la pension qui leur est due.

A-t-on juré dans nos administrations de saboter toutes les lois ? Est-on vraiment incapable de faire bien une chose bonne ?

LA NEUTRALITE SYNDICALE EST-ELLE POSSIBLE ?

A cette question, l'excellente Action Sociale de Fribourg répond dans son numéro du 20 juin :

« On a cru pendant bon nombre d'années que les organisations ouvrières pourraient rester sur le terrain purement professionnel sans se laisser influencer par des doctrines philosophiques et religieuses. Des deux côtés, socialistes et catholiques, en des rapprochements aussi loyaux que sincères, avaient tenté de s'unir sur ce terrain professionnel, que l'on croyait à l'abri des divisions.

« L'expérience a donné à ces tentatives et à ces espoirs de nombreux démentis.

« Il a bien fallu le constater. L'idée que l'homme se fait de la vie et de l'au-delà, la conception du rôle de l'autorité et de l'inégalité dans le plan général de la société humaine, ces idées prennent l'homme tout entier et influent par suite jusqu'aux groupements constitués pour la défense des seuls intérêts professionnels. »

C'est d'ailleurs ce que les enseignements pontificaux n'ont cessé de vous dire, devançant l'expérience par leur clairvoyance.

UNE EXPÉRIENCE SOCIALE AVORTEE

Le Bulletin du ministère du travail vient de publier une enquête sur l'application, dans divers pays, de la participation aux bénéfices. Il en résulte très évidemment que cette idée, déjà vieille, souvent discutée, ne progresse pas. Le nombre des expériences tentées est tout à fait restreint.

En France, on évalue à 144 seulement le nombre des entreprises pratiquant actuellement la participation aux bénéfices. Et ce sont de vieilles entreprises qui pour la plupart ont risqué cette expérience entre 1872 et 1874. Des maisons qui ont accordé la participation aux bénéfices pendant plusieurs années, y ont renoncé. Trois d'entre elles ont motivé cet abandon par l'attitude du personnel qui n'appréciait pas le lien d'union que l'on avait voulu créer entre les employeurs et les employés. Une autre a constaté que l'institution n'avait pas développé l'esprit d'épargne chez les ouvriers.

La participation n'est régie par aucune règle, ni aucune coutume. Cependant des maisons qui l'ont accordée ont exigé de leurs ouvriers un stage de deux ou trois ans et ont exclu les alcooliques. Elle est constituée par un pourcentage du bénéfice net total. Elle varie entre 5 et 20 pour cent. Les bonis sont répartis entre les participants soit au prorata des salaires, soit au prorata des années de service, parfois en combinant les deux systèmes. La grande majorité des maisons ne permet pas aux participants de contrôler les bénéfices qu'elles accusent.

Le système pratiqué en Angleterre se rapproche sur beaucoup de points du système français. Et il n'a pas plus de succès.

Depuis que l'idée est lancée, 299 entreprises l'ont appliquée. Sur ce total 163 l'ont abandonnée et au 10 août 1912, 136 seulement la conservaient.

En Allemagne, 54 maisons accordaient la participation en 1878. En 1901, il n'y en avait plus que 9. Actuellement on en compte 30.

En Suisse, les premières expériences datent de 1847. Or, à l'heure actuelle, on n'en signale que 10.

En Italie, deux groupes de mines, accordent seuls la participation.

Aux Etats-Unis l'expérience est de date récente. Elle ne remonte qu'à 1886. Une trentaine d'entreprises l'ont tentée. Mais ce sont de grosses affaires, occupant des milliers d'ouvriers. La participation consiste principalement en actions offertes au personnel à des conditions avantageuses.

En 1912, la corporation de l'acier a distribué 60.000 actions à 37.000 de ses ouvriers.

La participation aux bénéfices a été inspirée par une pensée d'équité. L'ouvrier qui contribue à la prospérité d'une entreprise peut avoir quelque droit à revendiquer en plus de son salaire, une part des bénéfices. Mais, il n'en reste pas moins que le patron peut aussi n'avoir pas de bénéfices et n'ire pas pour cela demander aide à ses ouvriers. Même dans le cas de prospérité le patron porte le poids de responsabilités que n'a pas l'ouvrier. Raisonnable en principe, la participation aux bénéfices est donc d'application difficile. Le Parlement français est actuellement saisi de projets tendant à la faciliter. Il risque fort d'arriver trop tard. Car il semble bien que l'expérience l'a condamnée.

SECRÉTARIAT SOCIAL

23, rue de la Justice, Lille

Consultations

M. V. E. à H. (Nord). — Il semble bien, en effet, que vous ayez été indûment inscrit dans la catégorie des assurés obligatoires. Comme vous n'avez pas davantage de titres à être assuré facultatif, il ne vous reste qu'à demander le remboursement de vos versements.

R. S. à W. (Nord). — Vous avez toujours grand intérêt à vous faire inscrire comme assuré obligatoire. Vous aurez droit à une allocation de l'Etat égale à autant de fois 3 fr. 38 que vous aurez effectué de versements réguliers.

Le calcul que vous nous demandez est assez compliqué. Vous pourrez le faire vous-même en vous servant des barèmes contenus dans la notice officielle que nous vous adresserons.

SECRÉTARIAT SOCIAL. — Tous les Lundis, Jeudis et Samedis, du sixième heures à sept heures et demie du soir, et tous les dimanches, de neuf heures à midi, 23, rue de la Justice, Consultations gratuites sur toutes les questions qui intéressent le monde du travail : Retraites ouvrières, Assurances, Accidents de Travail, Naturalisations, Assistance aux familles nombreuses, aux femmes en couches, aux vieillards et incurables, Habitations ouvrières, Jardins ouvriers, Crédit immobilier, Placement, etc.

En commémoration de la bataille de 1214
le village de Bouvines
est le théâtre d'une grandiose manifestation patriotique

On n'attendait pas sans doute que fussent célébrées les fêtes du VIIe centenaire de la bataille de 1214 pour connaître le nom de Bouvines et savoir l'influence considérable que la défaite d'Othon IV a eue sur les destinées de la patrie française et de l'Eglise. Mais des hommes résolus, dévoués, généreux avaient compris que la victoire de Philippe-Auguste, qui n'avait pu être rappelée en 1814 ni en 1714, devait être exaltée, à cette heure surtout.

Leur initiative a aussitôt recueilli d'unanimes suffrages. A leur appel, il a été répondu de tous les points de la France, de toutes les conditions sociales, de tous les grands corps de l'Etat. Déjà l'on peut espérer une inauguration prochaine d'un monument auquel le talent du grand sculpteur Hippolyte Lefebvre et celui de l'éminent architecte Louis Cordonnier donnaient non point seulement un caractère de haute allure patriotique mais une signification nationale, véritablement évocatrice de la chevauchée de nos preux parmi les troupes des coalisés.

LA DÉCORATION DU VILLAGE

Cinquante mille personnes sont venues hier à Bouvines, profitant d'une journée radieuse comme le fut celle du 27 juillet 1214, assister à la pose de la première pierre de ce monument.

Les habitants de Bouvines leur avaient préparé une réception des plus cordiales.

La coquette église, aux vitraux incomparables, reproduisant les scènes marquantes de la bataille, était toute drapée de bannières et d'oriflammes, guidons aux couleurs des chevaliers qui combattirent à Bouvines, oriflamme de saint Denys et bannières des provinces annexés dans le cours des âges au noyau de l'Ile de France.

Dans les rues des fausses portes en verdure avec inscriptions à la gloire de Philippe-Auguste ; aux maisons, des drapeaux, des lanternes vénitiennes et des verres de couleur jusque sur les toits pour les illuminations du soir, et même aux estaminets des enseignes de circonstance, « estaminet ou taverne Philippe-Auguste ». Puis, l'habituel accompagnement des fêtes populaires, petits marchands de victuailles et de sucreries, de cartes postales, de brochures et de souvenirs de la fête, traversant la foule on installés sous des abris de fortune. Enfin, car on avait prévu avec raison une affluence énorme de voyageurs, des garages d'automobiles et de bicyclettes dans les prairies enclosées, sous la surveillance de le gendarmerie, et à la gare un service exceptionnel, nécessité par la fréquence de traine arrivant chaque fois bondés depuis le premier wagon jusqu'au fourgon. La gare de Lille avait distribué, dit-on, pendant la matinée, vingt-deux mille billets pour Bouvines.

LA RÉCEPTION DES AUTORITÉS

M. Félix Deheu, maire de Bouvines, entouré de son conseil municipal, et M. Crépy-Saint-Léger, adjoint au maire de Lille, accompagné des membres du comité qu'il préside, entre autres MM. Théodore Barrois, Auguste Crépy, Lucien Lemaire, le docteur Vermersch, Pierre Decroix, Emile Guermonprez, Jean Castelain, Jean Dehau, Emile Legrand, de Montigny, André Pajot, de Saint-Léger, de Baillencourt, Douvrin, recevaient à neuf heures et demie, dans une salle de la mairie, les autorités et les invités, qu'introduisaient des commissaires dévoués, au brassard bleu à fleur de lis d'or : MM. Etienne Lamy, secrétaire perpétuel de l'Académie Française, le général Franchet d'Espérey, commandant le 1er corps d'armée, représentant le ministre de la guerre, le général Desfontaines, originaire de Bouvines, récemment promu au commandement d'une brigade à Amiens, le médecin inspecteur général Lemoine, l'intendant général Retel, Sarrante, chef adjoint au cabinet du préfet, Claude Cochin, député, le vicomte de Tristan, descendant d'un compagnon d'armes de Philippe-Auguste, Hippolyte Lefebvre, Vancauwenberghe, président du Conseil général, Lyon, recteur de l'Académie de Lille, etc.

Pendant ce temps, dans une vaste prairie, en face de la mairie, à quelques mètres de la simple pierre portant seulement la date du 27 juillet 1214, les troupes prenaient leurs emplacements pour la cérémonie ; près de la tribune d'honneur : à droite de cette tribune, la musique du 43e d'infanterie, dirigée par M. Mayeur ; en face, l'escadron du 9e cuirassiers, la fanfare du train, un détachement d'artillerie, la fanfare et un détachement de chasseurs à cheval, un bataillon du 43e, les sociétés d'anciens militaires, Fédération des Anciens Militaires musicalistes, Anciens Militaires du 73e régiment d'infanterie, 148e section des Vétérans des armées de terre et de mer, une délégation des Fils des Trouvères avec son président, M. Emile Legrand, le chœur « Les XXX » et son président, M. Thieullet, les Anciens du 110e régiment d'infanterie, la 532e section des Vétérans des armées de terre et de mer, puis la musique et le bataillon des canonniers sédentaires et la section des Anciens Artilleurs du Nord.

LA CÉRÉMONIE

Au son des trompettes, des clairons et des tambours, les autorités allèrent prendre place sur l'estrade, et, quand le général Franchet d'Espérey eut passé une rapide revue des troupes, M. Félix Dehau s'avança à la tribune et prononça le discours suivant :

DISCOURS DE M. DEHAU

Monsieur le Président,
Mesdames,
Messieurs,

Le Maire de Bouvines a aujourd'hui un devoir bien doux à remplir : souhaiter la bienvenue à tant de personnages éminents et les remercier de leur présence en cette solennité patriotique.

Pour nous, population rurale qui vivons en contact quotidien avec ce sol où se sont décidées, il y a sept siècles, les destinées de la Patrie, cette journée est vraiment incomparable.

L'hommage grandiose rendu en ce jour à ce nom de Bouvines qui, chaque jour, se retrouve sur nos lèvres, nous émeut profondément.

Je remercie M. Etienne Lamy que l'illustre compagnie dont il est le secrétaire perpétuel a bien voulu désigner spécialement pour la présidence de cette fête. Nous apprécions comme il convient tout ce que cette faveur en elle même et le choix de la personne ont de flatteur pour nous.

Je salue en vous, Monsieur le Préfet, le représentant du gouvernement de la République dont la courtoisie et la bienveillance se sont manifestées en toutes circonstances. Je vous prie, Monsieur le Préfet, de bien vouloir être notre interprète près de Monsieur le Président du Conseil et de Monsieur le Ministre de la Guerre, pour les remercier en notre nom, à l'occasion de la participation de l'armée à cette fête.

Je m'incline avec respect devant ce brillant état-major de généraux et d'officiers, en particulier devant M. le Général Commandant le 1er corps d'armée dont la présence donne à cette fête un éclat exceptionnel. Je me reprocherais de ne pas exprimer la vive satisfaction que j'éprouve en voyant, dans cette tribune, parmi les généraux, un enfant de Bouvines dont nous sommes justement fiers. C'est avec joie et entrain que nous acclamerons dans quelques instants les détachements de l'armée française au moment où ils défileront devant nous.

J'adresse aussi un salut tout particulier et des remerciements aux descendants des combattants de Bouvines ici présents. Aux Montigny, aux Tristan, aux Baillieucourt et autres, qui ont gardé le culte des illustrations historiques de leurs familles et se joignent à nous pour glorifier leurs ancêtres en cette grande journée.

Cher président et chers collègues du Comité, au nom de mes administrés, au nom de cette population au sein de laquelle a pris naissance l'idée de glorifier, en ce septième centenaire, le souvenir de la victoire de Bouvines, je vous prie d'agréer les plus chaleureux remerciements pour le très aimable empressement et l'infatigable dévouement dont vous avez bien voulu faire preuve dans la préparation de la solennité patriotique de ce jour.

Aujourd'hui donc, 28 juin, une première étape a été franchie ; une seconde reste à parcourir. Je fais allusion aux efforts à faire pour que sur ce champ de bataille, avec le concours de l'éminent artiste lillois qui en a tracé la première esquisse, M. Hippolyte Lefebvre, s'élève un monument commémoratif digne de ce grand souvenir national, digne de notre région, digne de la France.

J'adresse avec confiance, en terminant, à tous, présents et absents, un vibrant appel afin que, à l'aide des souscriptions recueillies et à recueillir, s'élève bientôt ce monument à la gloire de notre pays et je donne à tous rendez-vous, dans quelques années, pour la grande manifestation patriotique de l'inauguration du monument définitif.

LE DÉFILÉ

Ce discours terminé, et pour ne pas leur imposer une trop longue attente sous un soleil brûlant, le général Franchet d'Espérey donne l'ordre de faire défiler les troupes.

Cette partie du programme a soulevé l'enthousiasme de la foule qui n'a ménagé ni ses applaudissements, ni ses ovations aux drapeaux et aux soldats.

Successivement s'avancèrent la Musique des Canonniers sédentaires, le général Marjoulet, commandant la première brigade, et son officier d'ordonnance, le capitaine Vary, les Canonniers sédentaires, le musique, le drapeau et un bataillon du 43e, la fanfare du train des équipages, six pièces d'artillerie, la fanfare et un escadron du 6e chasseurs, la fanfare et l'escadron de cuirassiers, les drapeaux et les sections d'anciens militaires.

LA POSE DE LA PREMIÈRE PIERRE

La pose de la première pierre du monument a été faite ensuite au pied de la tribune par le général Franchet d'Espérey, M. Etienne Lamy et quelques-unes des personnalités présentes. Des pièces de monnaie au millésime de 1914 et un parchemin portant la date de la pose, les noms des autorités et des membres du Comité ont été placées, suivant l'usage, dans une excavation réservée à cet effet.

Les autorités ayant repris place sur l'estrade, les barrages de gendarmerie sont rompus afin de permettre à la foule d'approcher et d'entendre les discours.

Parmi cette foule, signalons particulièrement la présence incognito de M. le comte d'Eu, fils du duc de Nemours, descendant direct de Philippe-Auguste, et de M. le comte de Lur-Saluces.

DISCOURS DE M. CRÉPY-SAINT-LÉGER

M. Crépy Saint-Léger prononce le discours suivant :

Mon Général, Mesdames, Messieurs,

Bouvines !... Ce nom, seul, est toute une évocation. N'est-ce pas ici même que vint se briser, contre les troupes de Philippe-Auguste, l'effort d'une coalition formidable, formée par les princes les plus puissants de la chrétienté.

C'était — il y a sept siècles — un dimanche du mois de juillet. L'armée française, renonçant à attaquer les ennemis solidement postés à Mortagne, se replaît sur Lille. L'infanterie des communes avait déjà franchi la Marque, lorsqu'on avertit le Roi que les coalisés harcelaient l'arrière-garde. Philippe-Auguste fit former une ligne de bataille et donna le signal de l'attaque. De tout temps, les Français ont aimé l'offensive !... De part et d'autre, on combattit avec un égal acharnement. Ce fut une terrible mêlée !... Dans une série d'engagements particuliers, les adversaires se provoquaient et se mesuraient à la façon des héros d'Homère. Malgré leur supériorité numérique, les ennemis furent complètement battus.

L'armée française, groupée autour de son chef, obéi et aimé, avait montré un entrain admirable. C'est qu'elle avait senti — confusément sans doute — qu'elle luttait pour le salut du Pays. Ne s'agissait-il pas, en effet, pour les coalisés, de détruire l'œuvre d'unification territoriale si péniblement accomplie par les rois capétiens, et de ramener la France au morcellement féodal de la fin du Xe siècle.

En cas de défaite de l'armée royale, c'était l'autorité du Roi complètement ruinée, la France livrée aux seigneurs ; c'était la continuation des guerres, terribles au pauvre peuple ; c'était, de nouveau, l'incertitude du lendemain.

La victoire de Philippe-Auguste, au contraire, c'était les nouvelles possessions territoriales conservées, c'était le pouvoir royal imposé aux grands vassaux, c'était toute l'œuvre des Capétiens, à jamais consolidée, c'était la foi en la monarchie française...

De là l'enthousiasme avec lequel les Français de la terre capétienne accueillirent les vainqueurs de Bouvines à Paris, ce fut une marche triomphale. Dans la capitale, les illuminations durèrent sept jours et les étudiants ne manquèrent pas de se réjouir dans de nombreux banquets.

Ce mouvement d'enthousiasme populaire, le premier qui se soit clairement manifesté à l'occasion d'une victoire royale, prouva qu'une nation est née. Une nation d'où sortira la France moderne.

Ce grand événement national — un des plus importants de toute notre histoire — méritait d'être commémoré à son anniversaire. En 1714, les Français, à peine sortis de la terrible guerre pour la succession d'Espagne, n'y pensèrent pas, et nos pères il y a un siècle étaient sans doute, trop occupés des malheurs présents pour songer aux victoires passées. C'est en 1845, à la suite d'une visite d'érudits et d'historiens sur le champ de bataille, que naquit l'idée d'élever ici un monument. Il ne fallut pas moins de vingt années pour aboutir et la Commission historique du département du Nord, dont les ressources étaient bornées, put enfin ériger une pierre commémorative, sur laquelle était gravée la date de 1214.

Quelques personnes ont pensé que, pour fêter le VIIe centenaire, il convenait d'ériger un monument ; et se sont réunies à cet effet. Elles ont constitué un Comité de Patronage, dans lequel ont bien voulu entrer toutes les autorités administratives, militaires et universitaires de la région, un Comité d'Honneur qui comprend les sommités de l'Industrie, du Commerce, des Sciences, des Lettres et des Arts. Mais la tâche la plus ardue fut de réunir le plus de bonnes volontés possible pour établir un Comité actif auquel incomberait la tâche de provoquer les souscriptions pour l'organisation des fêtes commémoratives du 28 juin et l'érection d'un monument.

Leur appel a été entendu non seulement dans nos villes et jusque dans nos moindres villages, mais il a retenti dans la France entière, et Paris a répondu en créant aussi un Comité qui s'honore des plus grands noms, représentant l'élite du pays.

Le Comité actif s'est mis à l'œuvre sans tarder ; des réunions nombreuses se sont faites où ont été étudiés minutieusement tous les moyens d'arriver au résultat désiré. Il a réussi à recueillir déjà des sommes assez importantes et a organisé les fêtes qui se célèbrent aujourd'hui. Ses membres ont droit à tous nos remerciements et, en particulier, son très dévoué secrétaire-général, M. Emile Guermonprez, qui s'est consacré tout entier à la réussite de cette œuvre.

Mais nous ne sommes qu'aux tout premiers débuts de notre entreprise. Pour la continuer et la mener à bien, le Comité a besoin, plus que jamais, de la coopération de tous. Ce monument, dont nous allons aujourd'hui poser la première pierre, doit être, n'est-il pas vrai, digne des héros de 1214, digne des Français d'aujourd'hui, digne des Français de demain.

Confié et exécuté par les grands artistes qui s'appellent : H. Lefebvre et Cordonnier, il ne peut être que grandiose. Nous le voyons d'après le dessin de l'esquisse exposée sous vos yeux. D'un énorme bloc de granit surgit Philippe-Auguste, monté sur son destrier : il vient d'abattre son redoutable ennemi, Othon IV, et il lève son glaive pour rendre grâces au Ciel de lui avoir donné la victoire et créé la nationalité française. Autour de lui, sont encore aux prises avec leurs ennemis, les vaillants chevaliers et les braves milices des communes qui, au cri de détresse de leur Roi, s'étaient levés avec enthousiasme pour repousser l'envahisseur et défendre leurs familles et leurs biens.

Ce monument sera un point de ralliement. C'est devant lui qu'avant de partir à la caserne viendront s'incliner nos jeunes conscrits et qu'à l'exemple des Volontaires de la Révolution, ils prêteront serment de fidélité à la France et à la République.

Devant lui défileront les troupes, quand les manœuvres les conduiront sur ce terrain.

Enfin, il sera, au jour du danger, par les souvenirs qu'il rappelle et l'enthousiasme qu'il inspire, la personnification même de la Patrie.

DISCOURS DE M. ÉTIENNE LAMY

De vifs applaudissements saluent la fin du discours de M. Crépy-Saint-Léger, puis M. Etienne Lamy prend à son tour la parole.

Le remarquable discours de l'éminent académicien a été écouté d'un bout à l'autre avec une attention toute particulière et à plusieurs reprises coupé d'applaudissements.

Grâce à l'obligeante intervention des membres du comité et à la bienveillance de M. Etienne Lamy, nous avons pu obtenir communication de ce beau morceau littéraire, qui est en même temps un éloquent commentaire de la bataille de Bouvines au point de vue catholique et français. Nous le donnerons mardi **in extenso** dans notre page documentaire.

Ce n'est pas tout de savoir, dit en substance M. Etienne Lamy, combien d'hommes luttèrent à Bouvines, et comment. Mais il faut aussi savoir pourquoi ils offroient leur vie. Les vraies victoires ne sont pas seulement des catafalques, et d'autant plus superbes qu'ils recouvrent plus de cadavres. Les vraies victoires sont surtout des berceaux, d'autant plus sacrés qu'ils enfantent plus d'avenir. Et la liste complète de celles qui par le fer et le sang ont multiplié la mort ne vaut aucune de celles qui par le fer et dons le sang ont créé de la vie. Bouvines est, dans la mémoire des hommes, au premier rang des batailles, parce que nul succès de la force ne servit à une heure plus critique le droit des peuples et l'avenir de la civilisation.

Telles sont les idées qu'a développées M. Etienne Lamy, montrant que des deux civilisations qui se heurtèrent à Bouvines, ce fut la civilisation chrétienne qui l'emporta et que la bataille eut pour résultat la formation de notre autonomie nationale.

L'ODE A BOUVINES

D'une voix puissante, Mlle Briey, du théâtre de l'Odéon, déclama ensuite l'Ode à Bouvines, œuvre de M. l'abé Henri Devos, curé d'Esquerchin, sous le pseudonyme d'Henri de Lacre, lauréat du concours de poésie. Une superbe ovation salue les derniers vers enlevés par Mlle Briey avec une patriotique émotion.

Enfin le Choral « les XXX », accompagné de la musique du 43e, exécuta la cantate de MM. Legrand et Petit : « Aux vainqueurs de Bouvines » et fut très applaudie.

L'APRÈS-MIDI

A midi et demi, les personnalités officielles étaient réunies en un banquet sous une tente, dans le parc du château de M. Dehau.

Au champagne des toasts ont été prononcés par M. Serrante, qui a levé son verre à M. Poincaré, par M. Crépy-Saint-Léger, qui a adressé ses remerciements aux autorités, par M. Claude Cochin, qui, dans une allusion à la participation des Flamands à la bataille de Bouvines, a montré nos ancêtres, si fièrement indépendants, parce qu'ils étaient profondément attachés au sol natal. « Nous n'avons pas dégénéré. Nous aussi, dit-il, nous aimons notre petite patrie, mais surtout et mieux, parce qu'elle est devenue française ; nous aimons son oriflamme, mais plus encore parce qu'elle est confondue maintenant avec le drapeau tricolore.

M. le vicomte de Tristan, M. Vancauwenberghe, M. Lyon, M. Lemaire, qui a tenu à rendre hommage à MM. Crépy-St-Léger et Dehau, ont clôturé la série des toasts.

Les fêtes se sont terminées par une remarquable représentation, dans le parc, de la « Fille de Roland », d'Henri de Bornier par les artistes de l'Odéon, sous la direction de M. de Villers, directeur du nouveau Théâtre de Lille, et le soir par un festival de sociétés de musique et de compagnies de sapeurs-pompiers, par des illuminations, un grand feu d'artifice et l'embrasement féerique du clocher de l'église de Bouvines.

XIe CONCOURS REGIONAL
des GYMNASTES CATHOLIQUES
de l'UNION « FLANDRE et ARTOIS »
à BAILLEUL

Les gymnastes catholiques connaissent la monotonie des exercices mille fois répétés ; ils savent l'ennui de se trouver isolés ; comme toute élite, parmi la jeunesse qui préfère au travail de patienta formation le plaisir banal ; ils souffrent parfois de la haineuse hostilité que l'anticléricalisme leur réserve.

Mais quelle revanche leur procurent des manifestations comme celle de dimanche, à Bailleul.

Les efforts individuels, qui semblaient une peine inutile, forment en s'unissant une somme glorieuse. Nos jeunes amis, qui pouvaient se croire perdus dans la masse indifférente, sentent leur force à la fraternité de leur coude à coude. Et si parfois un sectarisme local a sévi contre eux, ils en appellent maintenant à l'opinion. Le grand public leur rend justice, il les fête, il leur ménage des apothéoses réconfortantes et vengeresses.

UNE CITÉ EN LIESSE

Les Bailleulois s'éveillent au bruit des clairons et des tambours.

De 6 à 8 heures, sept trains déversent dans l'hospitalière cité, près de 5.000 gymnastes.

Les 84 groupes invités sont présents à l'appel. Ils défilent, drapeaux en tête, dans la belle avenue de la Gare, longue de plus d'un kilomètre, et au fond de laquelle se profile, majestueuse, la silhouette du vieux beffroi.

Chaque Société s'ébranle à son tour, dans le rythme harmonieux des foulées égales et souples. Cette jeunesse, le clairon aux lèvres, lance une aubada joyeuse au soleil qui resplendit royalement dans un ciel de côte d'azur.

Des mâts se succèdent tous les dix mètres, le long de cette allée triomphale. Ils supportent le drapeau national, les étendards des pays alliés, les écussons au chiffre de la ville de Bailleul.

Dans toutes les rues, le décor se renouvelle, mais avec des variantes heureuses, car chaque quartier a voulu sa parure originale et d'un style particulier.

Signalons la rue d'Occident, avec ses festons d'étoffe jaune et bleue curieusement entrelacés ; la rue du Collège, avec sa bordure improvisée de sapins, la rue de Cassel avec ses guirlandes de lierre et de buis.

Les murailles des maisons disparaissent sous la tapisserie des oriflammes et de la verdure piquée de roses et de vaillantes multicolores.

Un Comité d'organisateurs dévoués s'est chargé de cette décoration. Il a confié l'exécution de ses plans à la Ligue Patriotique des Françaises, qui a fait des merveilles.

Depuis six semaines, trois ateliers sont ouverts en ville aux artistes de bonne volonté. Il en est sorti une moisson de 5.000 roses et 3.000 mètres de guirlandes.

Elles sont faites de bule et de lierre, qu'on a réquisitionné dans toute la région. Quella razzia ! quelle avalanche ! On est allé jusqu'à Boeschèpe pour dévaliser les rustiques enclos.

Et toutes les rues de Bailleul ont eu leur part, même celles qui ne devaient point voir passer le cortège. Dans la rue ouvrière des Moulins, par exemple, d'humbles travailleurs ont suppléé qu'on leur fournit des matériaux, et ils ont dressé un arc de triomphe du toute beauté.

MATINÉE DE CONCOURS

Dès l'arrivée des gymnastes, les exercices commencent.

Des jurés très compétents, choisis pour la plupart parmi les lauréats du concours officiel, attendent les Sociétés.

Les batteries des tambours, les sonneries de clairons, les unes imposées, les autres facultatives, sont jugées rue de la Gare.

Rue du Tissage ont lieu les concours de sauts.

Les sections d'excellence et de division supérieure donnent sur la Grand'Place, brillamment décorée, leurs ensembles imposés et leurs démonstrations intéressantes de boxe. Ils exécutent aux barres parallèles et aux barres fixes une série étourdissante de tours de force.

Place Pilchon, mêmes exercices, auxquels se joignent les mouvements des sections armées.

Les concours se poursuivent sans interruption de 7 h. à 11 h. 1/2. Ils sont à diverses reprises applaudis par la foule, massée en deçà des barrages.

Arrivés dès la veille, MM. le chanoine Descamps, vicaire-général de Lille ; l'abbé Dérémaux, aumônier général de l'Union ; le docteur Michaux, président de la Fédération des gymnastes de France, apportent aux concurrents leurs encouragements et le témoignage de leur vive satisfaction.

Nous remarquons aussi sur la Grand-Place M. le vicaire-général Cateau, spécialement délégué par Mgr Chollet ; Mgr Margerin et M. le vicaire-général Jourdin, représentant Mgr Charost ; MM. le colonel de Fontanges, président de l'Union régionale ; Alexis Rivière, vice-président du comité organisateur, etc...

LES MESSES MILITAIRES

A midi, le rassemblement est sonné. Les sociétés entendent la messe dans les églises Saint-Vaast et Saint-Amand.

A Saint-Vaast, c'est Mgr Morgerin qui donne le discours de circonstance :

« Vous avez une grande déception, dit-il aux gymnastes. Vous attendiez avec une joie filiale, avec fierté, votre Evêque, Mgr Charost, et il n'est point là.

« Lui-même se faisait une joie de présider ce brillant tournoi, où 5.000 de ses enfants devaient, sous ses yeux, se disputer les prix de la souplesse, de l'habileté, de la force, de la discipline militaire.

« Il avait été convoqué d'un dernier, à Merville. Il comptait qu'à Bailleul on ferait mieux encore. Bailleul a fait mieux, et voilà que votre Evêque ne peut jouir de ce spectacle.

« Epuisé par les fatigues d'une longue trop longue tournée de Confirmation, il ne peut, de sa chambre, de son lit, que vous exprimer par ma voix ses regrets et son affectueuse sympathie.

« Mais notre prière aura vite fait de rendre à notre Evêque bien-aimé la santé dont nous avons besoin autant que lui même. »

Mgr Margerin invite les gymnastes à glorifier Dieu, le héros véritable de cette fête, Dieu devant qui les drapeaux tout à l'heure vont s'incliner en un geste magnifique.

L'orateur salue le vénérable archiprêtre de Saint-Vaast, M. le chanoine Coubronne, le « Lacordaire de la Flandre », dont les 80 ans n'ont pu éteindre l'ardeur.

Il le prie de remercier dimanche prochain les Bailleulois et accueillants ces gymnastes catholiques.

A l'église Saint-Amand, M. le chanoine Hoguet, d'Arras, salue son jeune auditoire au nom de Mgr Lobbedey.

Il rappelle les paroles de Joab à ses soldats : « Soyez forts et combattez avec vaillance pour votre Patrie et pour le peuple de Dieu. »

Dieu, dit l'orateur, s'était choisi un peuple qui eut à lutter au cours de son histoire. Aujourd'hui à son tour la France, peuple de Dieu, est envahie par des ennemis qui voudraient la rendre matérialiste et athée.

Aux gymnastes catholiques il appartient de la défendre pour leur part en étant robuste de corps et d'âme.

Dieu alors combattra dans leurs rangs et leur donnera la victoire.

Les messes s'achèvent dans les deux églises, au chant du « Credo », de l'« O Salutaris » et du « Nous voulons Dieu » repris en chœur par les gymnastes.

LE BANQUET

Au banquet, servi dans la grande salle du patronage Jeanne-d'Arc, M. Plichon, président du comité organisateur, ouvre la série des toasts.

Il félicite les gymnastes d'avoir inscrit sur leurs drapeaux ces deux mots inséparables « Dieu et Patrie ». Il salue en eux la sauvegarde du présent et l'espoir de l'avenir.

M. le vicaire-général Cateau traduit avec beaucoup d'élan les sentiments de Mgr l'Archevêque de Cambrai.

« Mgr Chollet eût été heureux de répondre à votre invitation. Ses regrets s'accroîtront du fait que son frère très aimé Mgr Charost est lui aussi tenu éloigné de vous.

« Mgr l'Archevêque de Cambrai avait sa place marquée à cette fête du patriotisme. Fils de la Lorraine, il eût aimé saluer et voue les jeunes qui préparent la Revanche et la rendent possible. »

Un tonnerre d'applaudissements accueille ce discours plein de flamme.

« En cette ville de Saint-Pierre et Saint-Paul, achève M. le vicaire-général Cateau, je souhaite à vos deux évêques les angles de Pierre. Je bois à tous ceux qui ont coopéré à cette journée par la prière ou par l'action. »

M. le docteur Michaux se félicite de voir enfin les gymnastes catholiques du Nord unis à la Fédération générale. « Les Flandres seules manquaient à l'unité nationale. Mais cela ne pouvait durer, n'est-ce pas ? L'unité nationale, n'a-t-elle pas été faite précisément par les Flandres, en cette première victoire française de Bouvines fêtée aujourd'hui même.

« Au nom de l'Alsace, dont je suis l'enfant, ajoute avec émotion l'orateur, je remercie M. le vicaire-général Cateau de son patriotique appel. Il répond à vos sentiments, car vous aimez la France et le cœur de la nation est avec vous. Bientôt votre jeune armée ira où vos vaillants officiers la conduiront.

« Soyez des hommes résistants. Ne craignez rien, si ce n'est votre Dieu. Et aimez le pays de tout votre cœur ! »

A la triple salve et au vivat chanté de bout, qui accueillent la fin de son discours, M. le docteur Michaux peut voir combien il a été compris par l'ardente jeunesse.

Mgr Margerin parle à son tour. Dans ses délicates félicitations, il n'oublie pas M. Plichon, le vaillant député présent à cette fête de famille.

D'autres toasts sont prononcés par MM. le colonel de Fontanges et Gardon, professeur d'une société lilloise la « Concorde ».

UN DÉFILÉ TRIOMPHAL

A 3 heures, la sonnerie du beffroi donne le signal du départ aux 5000 gymnastes massés rue d'Ypres, et qui vont défiler dans toute la ville.

Sur le parcours entier, une foule énorme acclame les sociétés.

Une coterie maçonnique, à la tête de laquelle on trouve naturellement le fr.·. Des